

Le Vilain mire

Il était un riche vilain, extrêmement avare et chiche. Il ne quittait pas sa charrue, qu'il menait lui-même, attelée d'une jument et d'un roncín. Il avait pain et viande et vin toujours au gré de ses besoins. Mais ses amis le blâmaient fort, et avec eux tout le pays, de ne pas avoir pris de femme. « Si j'en rencontrais une bonne, je la prendrais bien », leur dit-il. On lui promit donc de chercher la meilleure qu'on pût trouver.

Dans le village un chevalier — un vieil homme demeuré veuf — avait une fille charmante et damoiselle très courtoise. Mais comme il était sans fortune, il ne trouvait jamais personne qui vînt lui demander sa main. Il l'eût volontiers mariée, car c'était temps de la pourvoir. Un jour, les amis du vilain vinrent ensemble le prier de la donner au paysan qui avait tant d'or et d'argent, tant de froment et tant de linge. Aussitôt il y consentit et la pucelle en fille sage n'osa contredire son père, puisqu'elle avait perdu sa mère. Elle octroya ce qu'il voulut. Le vilain, le plus tôt qu'il put, l'épousa, mais de cette affaire la fille n'avait pas grand-joie. Que n'eût-elle osé refuser ! Quant au vilain, il s'aperçoit, le tracas des nocés passé, qu'il a commis une sottise. Avoir fille de chevalier ne convient guère à son usage. Quand il ira à la charrue, viendra rôder un damoiseau pour qui tous les jours sont fériés; sortira-t-il de sa maison, ce sera le tour du curé, si assidu dans ses visites qu'il arrivera à ses fins. Jamais fille de chevalier n'aimera un mari vilain : pour elle il ne vaut pas deux miches. « Pauvre de moi ! dit le bonhomme ; quel parti prendre, je ne sais. Les regrets ne servent à rien. »

Il se met alors à chercher comment il pourra la défendre. « Dieu ! fait-il, si je la battais, le matin quand je suis levé, elle pleurerait tout le jour et j'irais tranquille au labour. Bien sûr, tant qu'elle pleurerait, nul n'irait lui faire la cour. Le soir venu, à mon retour, je lui demanderais pardon. Je la rendrais le soir heureuse, mais malheureuse le matin. » Le vilain ne veut pas partir avant de s'être restauré : sa femme court le satisfaire. Ils n'avaient saumon ni perdrix, mais pain et vin et des oeufs frits et du fromage à discrétion, de la réserve du vilain. Sitôt que la table est ôtée, de sa main qu'il a grande et large, il frappe sa femme au visage laissant la marque de ses doigts ; il la traîne par les cheveux. Aurait-elle démérité que le brutal, en vérité, ne l'aurait pas si bien battue. Cela fait, il s'en va aux champs, laissant sa femme tout en larmes. « Hélas ! gémit-elle, que faire ? Je ne sais à quel saint me vouer. Mon père m'a bien sacrifiée en me donnant à ce vilain. Allais-je donc mourir de faim ? Certes ce fut la rage au coeur que j'acceptai un tel mari. Pourquoi ma mère est-elle morte ? » C'est ainsi qu'elle se désole ; et les gens qui viennent la voir ne peuvent que rentrer chez eux. Tout le jour elle est éplorée ; quand le vilain rentre au logis avec le coucher du soleil, il se jette aux pieds de sa femme, pour Dieu lui demande pardon : « Sachez que ce fut le Malin qui me poussa à mal agir ; mais croyez-moi, je vous le jure, je ne vous battraï plus jamais ; je suis triste et plein de regrets de vous avoir brutalisée. »

Tant lui dit le vilain puant que la dame pardonne encore et de bonne grâce lui sert le souper qu'elle a préparé : Quand le repas fut terminé, ils allèrent au lit en paix. Au matin, l'horrible vilain se remet à battre sa femme (peu s'en faut qu'il ne l'estropie !), puis s'en va aux champs labourer. Voici la dame encore en pleurs : « Hélas ! que vais-je devenir ? Je ne sais à quoi m'arrêter, car je suis en triste posture. Frappa-t-on jamais mon mari ? Ce que sont les coups, il l'ignore ; s'il le savait, pour rien au monde il n'oserait me maltraiter. »

Mais tandis qu'elle se lamente viennent deux messagers du roi, chacun sur un blanc palefroi. Ils piquent des deux vers la dame et la saluent au nom du roi ; ils lui demandent à manger car ils ont, disent-ils, grand-faim. Elle les sert et les questionne : « D'où venez-vous? Où allez-vous ? Dites-moi ce que vous cherchez. » L'un d'eux répond : « Dame, c'est vrai, nous sommes messagers du roi. Il nous envoie chercher un mire et nous sommes prêts, s'il le faut, à aller jusqu'en Angleterre.

— Pour quoi faire ?

— Damoiselle Ade, la fille du roi, est malade et il y a huit jours entiers qu'elle ne peut manger ni boire, car une arête de poisson reste plantée en son gosier. Le roi en est bien affligé; s'il la perd, pour lui plus de joie. »

La dame dit : « Vous n'irez pas aussi loin que vous le pensez, car mon mari est, croyez-moi, bon médecin, je vous assure. Certes, il sait plus de remèdes et de vrais jugements d'urine que jamais n'en sut Hippocrate.

— Dame, ne plaisantez-vous pas ?

— je ne dis pas cela pour rire ; mais il a un tel caractère qu'il ne ferait rien pour personne avant d'être bien étrillé.

— Dame, on pourra s'y employer : pour les coups, il sera servi. Où Pourrons-nous le rencontrer ?

— Vous allez le trouver aux champs. Quand vous sortirez de la cour, vous suivrez le lit du ruisseau et non loin d'un mauvais chemin, la toute première charrue que vous pourrez voir, c'est la nôtre. Allez ! que Saint Pierre vous garde ! »

Les messagers, piquant des deux, trouvent sans peine le vilain; ils le saluent au nom du roi et lui disent sans plus tarder « Venez vite parler au roi.

— Et pourquoi ? répond le vilain.

— Afin d'exercer vos talents : on ne connaît pas sur la terre de mire plus savant que vous. De loin nous venons vous chercher. »

Quand il s'entend appeler mire, tout son sang se met à bouillir; il affirme qu'il ne sait rien.

«Qu'attendons-nous? fait l'un des deux. Tu sais qu'il veut être battu avant de parler ou d'agir.»

L'un lui donne un coup sur l'oreille, l'autre lui martèle le dos avec un bâton grand et gros.

Après, l'avoir bien malmené, ils le conduisent chez le roi, Payant monté à reculons, la tête en place des talons. Le roi allait à leur rencontre et dit : « N'avez-vous rien trouvé ? — Mais si », répondent-ils ensemble, et le vilain tremble de peur. Aussitôt ils content au roi quels talents avait le vilain, comment aussi, par félonie, quelque prière qu'on lui fit, il ne voulait guérir personne à moins d'être roué de coups.

« Fâcheux médecin ! dit le roi. En vit-on jamais de pareil ?

— S'il en est ainsi, qu'on le batte, s'écrie un valet, je suis prêt. On n'a qu'à me donner des ordres : je lui paierai ce qu'on lui doit. » Mais le roi s'adresse au vilain :

« Maître, fait-il, écoutez-moi. Je vais faire venir ma fille qui a grand besoin de guérir.» Le vilain demande merci : « Croyez-moi, sire, en vérité, pour Dieu qui jamais ne mentit, j'ignore tout de la physique. » Le roi lui dit : « J'entends très bien. Battez-le-moi ! » Et les valets à le rosser bientôt s'escriment. Dès que le vilain sent les coups, il croit que c'est pure folie :

«Pardon ! se met-il à crier; je vais la guérir sans tarder.»

La pucelle était dans la salle, toute pâle, mine défaite. Et le vilain cherche en sa tête comment il pourra la guérir, car il sait qu'il doit réussir : sinon il lui faudra mourir. Il se dit

que s'il la fait rire par ses propos ou ses grimaces, l'arête aussitôt sortira puisqu'elle est plantée dans sa gorge.

Il prie le roi : « Faites un feu dans cette chambre et qu'on me laisse; vous verrez quels sont mes talents. Si Dieu veut, je la guérirai. »

On allume alors un grand feu, car le roi en a donné l'ordre. Les écuyers, les valets sortent. La fille s'assoit devant l'âtre. Quant au vilain, il se met nu, ayant ôté jusqu'à ses braies, et vient s'allonger près du feu. Alors il se gratte, il s'étrille ; ses ongles sont longs, son cuir dur. Il n'est homme jusqu'à Saumur qui soit meilleur gratteur que lui. Le voyant ainsi, la pucelle, malgré le mal dont elle souffre, veut rire et fait un tel effort que l'arête sort de sa bouche et tombe dans la cheminée. Il se rhabille, prend l'arête, sort de la chambre triomphant.

Dès qu'il voit le roi, il lui crie : « Sire, votre fille est guérie ! Voici l'arête, Dieu merci. » Le roi en a très grande joie et dit au vilain :

« Sachez bien que je vous aime plus que tout; vous aurez vêtements et robes.

— Merci, sire, je n'en veux pas ; je ne puis rester près de vous. Je dois regagner mon logis.

— Il n'en sera rien, dit le roi. Tu seras mon ami, mon maître.

— Merci, sire, par saint Germain ! Il n'y a pas de pain chez moi ; quand je partis, hier matin, on devait aller au moulin. » Le roi fait signe à deux valets : « Battez-le-moi, il restera. » Ceux-ci aussitôt obéissent et viennent rosser le vilain. Quand le malheureux sent les coups pleuvoir sur son dos et ses membres, il se met à leur crier grâce : « Je resterai, mais laissez-moi. »

Le vilain donc reste à la cour. D'abord, on le tond, on le rase; on lui met robe d'écarlate. Il se croyait tiré d'affaire quand les malades du pays, plus de quatre-vingts, le crois bien, ensemble viennent chez le roi, à qui chacun conte son cas. Le roi appelle le vilain : « Maître, dit-il, venez ici. Occupez-vous de ces gens-là, et vite, guérissez-les-moi.

— Pitié, sire ! dit le vilain. Il y en a trop, que Dieu m'aide ! Je n'en saurais venir à bout je ne pourrais les guérir tous. »

Le roi fait signe à deux valets qui se saisissent d'un bâton, ayant aussitôt deviné pourquoi le roi les appelait. Quand le vilain les voit venir, tout son sang commence à frémir : « Grâce ! Se met-il à crier; je les guérirai sans tarder. » Le vilain demande du bois ; il en a autant qu'il en veut. Dans la salle on fait un grand feu : lui-même à l'attiser s'emploie. Il réunit tous les malades ; c'est alors qu'il demande au roi : « Sire, il faut sortir de la salle avec ceux qui n'ont aucun mal. » Le roi obéit volontiers, sort de la salle avec ses gens. Et le vilain dit aux malades : « Seigneurs, par Dieu qui me créa, vous guérir n'est pas chose aisée. Je n'en saurais venir à bout que par le moyen que voici. Je vais choisir le plus malade, je le brûlerai dans ce feu ; les autres en auront profit : ceux qui avaleront sa cendre tout aussitôt seront guéris. » Ils se lorgnent les uns les autres ; mais il n'est bossu ni enflé qui se croie le plus mal en point, lui donnât-on la Normandie. Le vilain s'adresse au premier: « Je te vois en piteux état : tu es de tous le plus débile.

— Pardon, je suis mieux portant, sire, que jamais je ne l'ai été. Je suis soulagé d'un grand mal dont je souffrais depuis longtemps. Sachez qu'en rien je ne vous mens.

— Sors ! que viens-tu chercher ici ? » Et l'autre aussitôt prend la porte.

Le roi demande : « Es-tu guéri ?

— Oui, je suis guéri, Dieu merci ; me voici plus sain qu'une pomme. Votre mire est un habile homme. »

Que pourrais-je encore vous dire ? E n'y eut ni petit ni grand qui voulût pour le monde entier, être jeté dans le brasier. Ainsi s'en vont tous les malades, prétendant qu'ils étaient

guéris. Et le roi, les voyant ainsi, en est tout éperdu de joie. Il dit au vilain : « Mon beau maître, vraiment je suis émerveillé que vous les ayez sauvés tous.

— Sire, je les ai enchantés, car j'ai un charme qui vaut mieux que gingembre ou que citovaut (1).

— Rentrez chez vous quand vous voudrez et vous aurez de mes deniers, palefrois et bons destriers; et quand, je vous rappellerai, vous ferez à ma volonté. Vous serez mon ami très cher et tous les gens de ce pays, maître, vous chériront aussi. Ne jouez plus la comédie; ne vous faites plus maltraiter, car c'est honte de vous frapper.

— Merci, sire, dit le vilain; soir et matin je suis votre homme et je n'en aurai pas regret. »

Il prend alors congé du roi, regagne joyeux sa maison.

Jamais ne fut manant plus riche ; il n'alla plus à la charrue, plus jamais ne battit sa femme, mais il l'aima et la chérit. Tout alla comme je vous dis : par sa femme, et par sa malice, il fut bon mire sans études.

Note :

(1) Plante aromatique de l'Inde, utilisée comme épice.